

TELEGRAPHE OFFICIEL.

Laybach, mercredi 2 septembre 1812.

EXTERIEUR.

LITHUANIE.

Witepsk, le 9 août

(Extrait d'une lettre particulière.)

L'EMPEREUR est toujours ici. S. M. se porte à merveille; les fatigues de la guerre et les travaux du cabinet semblent fortifier sa santé. La saison est superbe, mais les chaleurs sont excessives; le thermomètre est à 29 degrés. Chaque jour les convois arrivent et les vivres deviennent plus abondans. Nos petits équipages, que la rapidité de nos marches nous avoit forcés de laisser en arrière, nous ont rejoints; ils ont été pour nous d'une grande ressource. Les chefs des corps font des inspections et des revues sévères. Le matériel et le personnel sont tour-à-tour l'objet de leur surveillance. Jamais armée ne fut plus nombreuse, plus aguerrie, plus impatiente de vaincre.

S. M. travaille nuit et jour: elle voit tout par elle-même et descend aux moindres détails avec une sollicitude vraiment paternelle. Les hôpitaux sont surtout l'objet de son attention; leur organisation ne laisse rien à désirer, les blessés y reçoivent tous les soins imaginables.

Witepsk est une ville considérable, mais elle n'est pas très peuplée. La plus grande partie des habitans se compose d'Allemands et de Juifs. On y a trouvé cependant des magasins qui ont été très utiles à l'armée. L'EMPEREUR est fort bien logé; il habite le palais du prince de Wurtemberg, gouverneur de la Russie-Blanche; c'est le même qui faisoit, en dernier lieu, de si belles proclamations, et qui démenageoit en toute hâte pendant qu'il faisoit chanter le *Te Deum* dans la cathédrale. Il parolt du reste, que les Russes sont fort prodigues de discours, d'adresses, de manifestes, on croit qu'ils ont avec eux un bataillon d'écrivains. L'Empereur Alexandre et le général Barclay de Tolly ne passent presque pas un jour sans faire paroltre une nouvelle invocation au Dieu des armées. A mesure qu'ils battent en retraite, ils jurent de marcher en avant, et c'est au moment même où ils nous abandonnent leurs provinces les plus fertiles, qu'ils s'engagent à défendre jusqu'à la mort l'intégrité de leur territoire. On assure que l'Empereur Alexandre est allé à Moscou pour organiser et pour prêcher ses levées. Il fait bien de se hâter; car nous sommes arrivés à Witepsk en même temps que les ukases qui ordonnoient au peuple de se lever en masse pour nous anéantir.

Tous les matins, à sept heures, il y a grande parade devant le palais. Hier, le général Friant a été reçu comme colonel des grenadiers de la garde impériale, en remplacement du général Dorsenne. Tout le monde a vu avec plaisir que cette récompense fut accordée à un général qui, depuis quinze ans, s'est toujours trouvé au poste du péril et de la gloire, et qui, en Egypte, en Italie, en Allemagne et en Pologne, a constamment pris une part à toutes les fatigues et à tous les succès des armées françaises.

(Jour. de l'Empire.)

LETTRES INTERCEPTÉES.

Au ministre de la police Balaschoff.

Pétersbourg, le 24 juin (9 juillet 1812.)

... La proclamation insérée dans les Gazettes a répandu une grande terreur, et paroît n'avoir pas été bien accueillie à Moscou. On n'approuve pas qu'on y ait dit que l'ennemi venoit avec la résolution d'anéantir la Russie. On dit que les églises sont continuellement remplies; qu'on fait des prières de tous côtés, et que le chemin qui conduit au monastère de la Trinité est couvert d'équipages de toute espèce. Rostopchinn (1) ne se laisse pas engager dans la conversation; il évite tant qu'il peut de causer. La récolte de cette année sera abondante comme on ne se souvient pas de l'avoir jamais vue.

Extrait d'une autre lettre adressée au même.

Pétersbourg, le 24 juin (6 juillet.)

... Peut-être à l'heure qu'il est, mon cher Alexandre; s'est-il déjà passé de grands événemens dans la rencontre avec notre ennemi. En attendant, le manifeste a beaucoup effrayé. Le public avoit la confiance que nos armées étoient si nombreuses et tellement agiles, qu'elles pouvoient être partout, et ne pas laisser échapper un oiseau; et voilà que tout d'un coup nous recevons la nouvelle que l'ennemi a déjà passé nos frontières, et vient menacer d'anéantir la Russie. S'il a pensé par ce moyen exciter un plus grand enthousiasme, il ne s'est pas trompé: il sait apparemment que nos Russes savent mieux agir que faire de la politique. On répand le bruit que 8000 confédérés du Rhin et 200 officiers prussiens se sont rangés de notre côté: Dieu veuille que cela soit vrai! toutefois voilà les nouvelles qu'il faut répandre, et qui sont propres à tranquilliser l'esprit public.

PROCLAMATION.

Du camp près Polloszk, le 6 (18) juillet 1812.

ALEXANDRE I.er, etc. etc. etc.

L'ennemi, après avoir violé notre territoire, poursuit sa marche, et porte ses armes jusque dans le sein de la Russie, espérant qu'il parviendra à troubler la tranquillité de ce grand Empire. Il a résolu de détruire sa gloire et son bonheur. C'est avec la perfidie dans le cœur et la flatterie sur les lèvres qu'il lui apporte des chaînes.

Appelant à notre secours l'appui du Tout-Puissant, nous opposons à cet ennemi des armées qui brûlent du desir de le terrasser et de le chasser de l'Empire. C'est avec raison que nous nous reposons sur la force et la valeur de nos braves troupes; mais nous ne pouvons et ne devons pas cacher à nos fidèles sujets que les armées réunies de différentes puissances sont nombreuses et déploient de grandes forces, et que, dans ces circonstances impérieuses, il faut des efforts extraordinaires et du grand courage pour les arrêter. Ainsi, indépendamment de notre grande armée, il est nécessaire de réunir dans l'intérieur de l'Empire de nouvelles forces qui, portant l'épouvante

(1) Gouverneur-général de Moscou.

et la terreur parmi nos ennemis, formeront une seconde barrière pour renforcer la première, et veilleront à la défense des propriétés, des femmes et des enfans de tous.

Nous avons déjà fait cet appel à notre antique capitale de Moscou; aujourd'hui, c'est à tous nos sujets de tous les états; c'est aux ecclésiastiques comme aux séculiers que nous demandons de nous assister contre les entreprises de l'ennemi. Qu'à chaque pas il rencontre de bons Russes qui le repoussent de toutes leurs forces et de tous leurs moyens, en méprisant ses menées à la fois perfides et flatteuses: que dans chaque noble il trouve un *Pojarski* dans chaque ecclésiastique un *Palitsine*, dans chaque citoyen un *Minine*.

Noblesse russe, c'est toi qui, dans tous les temps, sauva la patrie! Tres saint synode et clergé, vos ferventes prières ont toujours attiré la bénédiction divine sur la Russie. Et toi, peuple russe, illustre postérité des vaillans Slaves, tu as souvent fait trembler les tigres et les loups prêts à se précipiter sur toi! Aujourd'hui que tous se réunissent, et la croix dans le cœur et le glaive à la main, aucune force humaine ne sera capable de vous résister.

Je laisse à la disposition des chefs de la noblesse dans chaque gouvernement la levée et la réunion de toutes ces nouvelles forces. Eux-mêmes désigneront ceux d'entr'eux qui devront les guider dans les combats. On en fera connaître le nombre à Moscou, où l'on choisira le commandant en chef.

Donné à notre camp près Pollotzk, le 6. 18 juillet 1812.

Signé ALEXANDRE.

Scellé du sceau du Sénat à Pétersbourg, le 10. 22 juillet 1812.

Report du prince vice-roi, sur les combats des 25, 26 et 27 juillet.

SIRE,

J'ai l'honneur d'adresser à V. M. les rapports des combats qui ont eu lieu le 24, 26, 27, juillet, et aux-quels le 4.^e corps, que je commande, a pris part.

V. M. donna l'ordre au roi de Naples, commandant la de cavalerie de l'armée, de partir de Bechen-Koviski, et de se diriger sur la route de Witepsk. Je reçus celui de mettre à sa disposition le 8.^e régiment d'infanterie légère.

Le roi de Naples rencontra l'ennemi en avant d'Ostrovno, et engagea différentes charges de cavalerie, qui obtinrent de beaux résultats. Environ 600 prisonniers et 8 pièces de canons furent les trophées de cette journée. Le général de division Delzons me rend compte que le 8.^e eut plusieurs engagements qu'il soutint avec valeur.

Le 26, le roi de Naples reçut l'ordre de continuer son mouvement sur Witepsk, et moi de marcher avec une division pour soutenir le mouvement de cavalerie. Je me rendis avant le jour chez le roi de Naples, et nous convinmes ensemble de l'heure à laquelle le mouvement commenceroit.

Je donnai l'ordre à la 13.^e division de suivre la cavalerie, à la 14.^e et à la garde de marcher à la suite de la 13.^e division, mais par échelon, et à une heure de distance. La route traversoit un pays boisé, et le 8.^e fut bientôt engagé pour ouvrir le chemin, que l'ennemi disputoit avec de l'infanterie. Vers dix heures du matin, le

8.^e régiment, après avoir chassé du bois tous les tirailleurs de l'ennemi, le rencontra formé, et tenant une position avantageuse sur un plateau d'une assez belle élévation, protégé par une artillerie nombreuse, ayant devant lui un ravin profond, et sa gauche appuyée à une forêt tellement épaisse, qu'il étoit impossible à des masses, sans se rompre, de la pénétrer. C'étoit le corps du général Ostermann, fort de deux divisions d'infanterie, qui occupoit cette position. Alors, j'ordonnai au général Delzons, commandant la 15.^e division, de se former pour l'attaque, le régiment croate et le 84.^e sur la gauche de la route, le premier déployé, le second en colonne, par division. Un bataillon de voltigeurs et le 92.^e régiment furent placés sur la droite en échelon, par bataillon. L'attaque commença; elle fut vive, et l'ennemi fut abordé avec intrépidité. Les croates et le 84.^e firent plier les bataillons qui leur étoient opposés. Le général Huard, qui commandoit cette attaque, y déploya autant de valeur que de capacité. Sur la droite, les voltigeurs et le 92.^e éprouverent une plus grande résistance; ils avoient à pénétrer la forêt, à déboucher, et à se former sous le feu de l'ennemi, qui avoit placé à sa gauche ses principales forces. Ce ne fut pas sans des efforts multipliés que le général Roussel put parvenir à prendre position au débouché du bois et à en chasser l'ennemi. Il falloit la valeur des troupes et l'opiniâtreté du général qui commandoit, pour réussir dans une attaque aussi difficile.

Cependant le centre et la gauche, qui ne pouvoient voir la lenteur des progrès de la droite disputés dans la forêt, poursuivirent leurs succès. L'ennemi, qui voyoit sa gauche se maintenir, fit porter sa réserve sur sa droite, où il se sentoit plus vivement pressé. Les Croates et la 84.^e furent à leur tour poussés et débordés. Le roi de Naples, avec sa valeur brillante et la promptitude de l'éclair, détermina une charge de cavalerie vigoureuse, qui arrêta l'ennemi. Le chef de bataillon Ricard, avec une compagnie de carabiniers du 8.^e, se précipita à la tête des pièces; le chef de bataillon Dumay et le capitaine Bonardelle, avec une intrépidité rare, maintiennent le plus grand ordre dans la colonne d'artillerie; pendant ce temps, le général Roussel débouche de la forêt, charge l'ennemi avec le 92.^e en colonne, et se rend maître de la position. Les Croates et le 84.^e, soutenus de deux bataillons du 106.^e régiment, tenus en réserve jusqu'à ce moment, reprennent leurs premiers avantages. C'est alors que tout fut rétabli, et que nous restâmes maîtres du terrain que l'ennemi avoit fortement disputé.

Après quelques momens de repos, pour rallier les troupes et reformer les colonnes, l'ennemi fut de nouveau poursuivi et forcé promptement dans toutes les positions qu'il chercha encore à défendre. Il fut ainsi ramené jusqu'à deux lieues de Witepsk, où la 13.^e division prit position vers neuf heures du soir. La 14.^e se plaça sur la route, en seconde ligne, avec ordre d'éclairer par des postes les bords de la Dwina. La garde se plaça également en arrière, à droite de la 13.^e division.

Le 27, V. M. ordonna à la cavalerie et au 4.^e corps de continuer le mouvement sur Witepsk. Ce jour-là, la 14.^e division prit la tête. Le général de brigade Bertrand de Sevray fut détaché avec le 18.^e régiment d'infanterie légère et trois compagnies de voltigeurs. Il s'empara d'un village occupé par l'ennemi, sur la droite, et suivit la crête des hauteurs dont il se rendit maître. Le reste de la

division marcha en avant, se forma sur la gauche de la route en présence de l'ennemi, établit son artillerie, fit taire celle qui lui étoit opposée, et força les Russes à reculer leur ligne des bords du ravin qu'ils occupoient derrière un pont brûlé.

Le général Broussier, profitant de ce mouvement rétrograde de l'ennemi, passa la rivière avec sa division, forma en avant ses régimens en carré double, par échelon, sous la protection d'un feu très-vif de son artillerie. Le carré du 53.^e se trouvoit le plus rapproché. La cavalerie ennemie essaya plusieurs fois de charger les carrés; mais le feu et la contenance de ce régiment lui en imposèrent toujours.

Les deux premières compagnies de voltigeurs du 9.^e de ligne, qui avoient passé en tête sur le pont, sous le feu de l'ennemi, furent dirigées avec intelligence et bravoure par les capitaines Guyard et Savary, sur le flanc droit de l'ennemi, et lui firent éprouver de grandes pertes.

Le général Broussier cite avec éloge tous les régimens de sa division. Il distingue particulièrement le chef de bataillon Villemain, du 53.; le capitaine Guyard, du 9.^e de ligne; et le lieutenant d'artillerie légère Laguerinois, qui a reçu trois coups de lance en défendant les pièces qu'il commandoit.

Le général Delzons cite, comme s'étant particulièrement distingués, le colonel Serent, du 8.^e léger, blessé; le chef de bataillon d'artillerie Demay; le chef de bataillon Ricard, du 8.^e léger; le chef de bataillon Poudret de Sevres, du 106.^e; le chef de bataillon Liwingston, du 92.^e; le chef de bataillon Chotard, du 84.^e; le capitaine Desjardins, du 8.^e léger; le capitaine d'artillerie Bonnardelle.

Je présente à V. M. l'état des pertes que les 13.^e et 14.^e divisions ont éprouvées dans ces différens engagements. Une perte bien vivement sentie a été celle du général Roussel, qui a été tué la nuit à onze heures, comme V. M. venoit de visiter les avant-postes. Il a été pris pour ennemi.

Je demande les bontés de V. M. en faveur des officiers et soldats qui se sont le mieux comportés, ainsi qu'en faveur de la veuve et des enfans du général Roussel.

Je suis avec le plus profond respect,

Sire, De Votre Majesté,

Le très dévoué, tendre fils et fidèle sujet,

Signé EUGÈNE-NAPOLÉON.

Premier rapport au Roi de Naples à l'Empereur.

Mattuzzevo 1.^{er} août 1812.

SIRE,

J'arrivai de Polotsk à Bechenkovitschi le 24 au soir, et je marchai, d'après les instructions qui me furent remises dans la nuit du 25, pour rejoindre le 1.^{er} corps de cavalerie, et appuyer avec lui sur Witepsk; le vice-roi devoit me soutenir. M. le général comte Nansouty partit donc de son quartier-général de Boudilova, et je le rejoignis lorsqu'il étoit déjà aux prises avec l'ennemi sur la hauteur d'Ostrowno, et maître de sa première position et de huit pièces de canon que l'avant-garde de la division Bruyères lui avoit enlevées. Ce succès fut le résultat d'une charge de cavalerie qui fut exécutée par le général Piré avec autant de bravoure que l'intelligence. Cependant le général Ostermann, qui étoit arrivé le matin de Witepsk avec tout son corps, avoit pris position à quelque cents toises en arrière, et opposoit de l'infanterie. Je fis avancer rapidement la division Saint-Germain; je lui fis former ses lignes

par brigades, et toute son artillerie fut mise en position. Alors je vis déboucher d'un bois, à cinquante toises, un régiment de dragons russes, qui vint se former sur le flanc droit de la brigade étrangère avec laquelle je me trouvois alors. Faire un changement de front sur la droite, le charger, le culbuter et le défaire presque entièrement, fut l'affaire d'un instant. Une seconde charge de la brigade Piré, ayant à sa tête le général comte Ornano, avoit lieu sur la chaussée; elle fut arrêtée par la fusillade de l'infanterie.

Instruit par les prisonniers que j'avois affaire avec tout le corps d'Ostermann, je fis donner l'ordre aux divisions Delzons et Broussier de se porter sur la ligne. Je fis avancer les deux bataillons du 8.^e régiment d'infanterie légère que V. M. avoit mis des le matin à ma disposition, et les plaçai le long d'un petit bois qui se trouvoit à ma gauche, pour soutenir ma première brigade de cavalerie, que le feu de l'infanterie devoit nécessairement forcer à se retirer. A la vue de ce mouvement, environ trois bataillons russes passèrent de leur gauche sur le front de ma cavalerie, pour aller à la recontre de ces deux bataillons. Je les fis charger; ils furent obligés de se retirer avec une perte considérable. Je voulois me maintenir dans cette position jusqu'à l'arrivée de la division Delzons; mais l'ennemi faisoit marcher, à la faveur d'un bois qui se trouvoit sur ma droite, dix ou douze bataillons, et monroit le projet de vouloir déborder ma droite, manoeuvre qui devoit nécessairement me faire abandonner ma position. Deux de ces bataillons étoient déjà débouchés du bois, et forçoient la brigade de droite à céder du terrain. Deux autres bataillons débouchèrent par ma gauche sur un régiment de cuirassiers et sur le 9.^e de lanciers. Presqu'en même temps, ces quatre bataillons furent chargés et détruits, ceux de ma gauche, par le 9.^e de lanciers, et ceux de ma droite, par la brigade étrangère. J'ai peu vu de la cavalerie charger de l'infanterie avec plus de courage et de succès.

Cependant la division Delzons arriva; je la fis marcher le long de la Dwina pour aller prendre une position qui menaçoit les derrières des russes. Ce seul mouvement arrêta celui de l'ennemi sur ma droite, qui s'empressa de rappeler ses bataillons au centre pour protéger sa retraite, qu'il effectua à l'instant même.

Les deux bataillons du 8.^e régiment d'infanterie légère repoussèrent deux ou trois charges de l'infanterie ennemie, couvrirent constamment le front de maligne; l'artillerie fit le plus grand mal à l'ennemi, elle tira 1500 coups de canon à demi-porté.

Voilà, Sire, le récit exact du combat d'Ostrowno, dont les résultats ont été la prise de huit pièces de canon, 7 à 800 prisonniers, et au moins 5 000 russes tant tués que blessés. V. M. a pu juger de la perte de l'ennemi, en passant sur le champ de bataille.

Je fis connoître à V. M. par ma lettre écrite sur le terrain même, la brillante conduite des généraux qui avoient dirigé ces différentes charges. V. M. trouvera plus en détail, dans le rapport ci joint, les noms des braves qui se sont le plus particulièrement distingués. Que V. M. me permette de solliciter pour eux des récompenses justement méritées. Je dois des éloges particuliers au général comte Melliard, qui s'est trouvé à toutes les charges, et qui m'a été de la plus grande utilité pour l'exécution des différens mouvemens que j'ai été dans le cas d'ordonner. Je dois nommer aussi à V. M. tous les individus de ma maison, et demander pour eux ses bontés.

J'ai l'honneur de demander à V. M. une lieutenance pour M. Berthier, sous-lieutenant au 16.^e régiment de chasseurs à cheval, qui étoit dans la charge faite par le général Ornano, et qui est arrivé un des premiers sur les pièces. Ses officiers supérieurs en font le plus grand cas.

Je suis de Votre Majesté,

Sire,

Le très affectionné frère.

Signé JOACHIM-NAPOLÉON.

PROVINCES ILLYRIENNES.

Nous nous empressons de faire connoître une pièce de vers composée par M. de Santo Domingo, sous-intendant à Spalato, dont la lecture inspirera un grand intérêt par la nature du sujet sublime qu'elle traite, ses allusions aux circonstances actuelles, et fera distinguer son auteur par son amour pour l'Empereur et sa verve poétique.

ÉPIÔTE A L'EMPEREUR.

Héritier des Césars, dont les faits glorieux
 Confondent la pensée, et surprennent les dieux,
 Et qui seul, exhaussant ta grandeur colossale,
 De la terre et du ciel as comblé l'intervalle,
 Grand Roi, si des beaux vers l'auteur harmonieux,
 Si Boileau m'eut légué ses poétiques feux
 Quel bonheur d'exhaler dans une hymne éclatante
 Cette admiration qui pour toi me tourmente !
 D'un sujet si brillant tes yeux sont éblouis :
 Mais que dis-je ? Boileau ne chanta que Louis,
 Et quoique les neuf sœurs allaitant son génie,
 Eussent conduit ses pas au sommet d'Aonie,
 Il eut craint que ton nom n'accablât tous ses vers,
 Il faut être un Atlas pour porter l'univers.
 Louis, à plus d'un titre, il faut que je l'avoue,
 Devant la raison même, est digne qu'on le loue :
 Mais que tu fais pâlir la gloire de ce roi !
 Par son siècle il fut grand, ton siècle est grand par toi.
 Trop souvent les partis que la discorde entraîne,
 Répandirent le trouble en son ame hautaine ;
 Ton génie, en planant bien au dessus du sien,
 Étonne l'univers, sans s'étonner de rien.
 Que du Rhin, ce Monarque ait tenté le passage,
 Un grand poète a pu rehausser son courage ;
 Mais que l'Ister, jaloux de sauver ses états,
 Grossissant son courroux, du courroux des frimats,
 Oppose à nos guerriers l'océan de sa rage ;
 Que tout à coup, joignant l'un et l'autre rivage,
 Un pont majestueux suspendu dans les airs,
 A l'orgueil de ses flots ait imposé des fers ;
 Est-il du ce prodige aux accords des ophées ?
 Eh ! qui put ériger tous ces nombreux trophées
 Dont les nobles moissons, bravant la faux du temps,
 Du Danube soumis couvrent au loin les champs ?
 Combien le char brillant que conduisent les heures,
 Pour murir ce grand oeuvre a-t-il vu de demeures ?
 Que dis-je ? tout s'achève en un moment précis ;
 Le Jupiter français a franché les sourcis.
 La poésie alors est forcée au silence,
 De sa richesse alors connoissant l'indigence,
 Elle demande en vain pour soutenir sa voix,
 Un langage nouveau, pour de nouveaux exploits.
 Sa soeur, la fiction brillante souveraine,
 D'un prisme mensonger enchantant son domaine,
 Superbe, dédaigna long-temps la vérité :
 Quand tout empreint du sceau de l'immortalité,
 NAPOLEON parut : tout prit une autre face :
 Le reine de la fable au vrai ceda la place,
 Et devant tant d'éclat sentant son front pâlir,
 Ne brigua d'autre honneur que celui d'obéir.
 Maintenant, ô grand roi ! que ta surprise cesse,
 Si, leur force toujours trahissant leur ivresse,
 Les poètes ont vu leur vers humiliés,
 Loin d'atteindre ton front, ne ramper qu'à tes pieds.
 Et tel que dominant sur les ondes amères,
 Ce pic altier transforme en des rides légères,
 Tous ces liquides fronts dont le dieu du trident,
 Hérissé en sa fureur son empire grondant ;
 Telle, toute hauteur à ton aspect s'incline,

Et l'orgueilleux parnasse est une humble colline.
 Il faut donc réprimer ce besoin de mon cœur,
 Il faut donc étouffer cette inquiète ardeur,
 Qui vers mon Souverain, entraînoit tout mon être :
 Delille t'eut chanté, si tu pouvais bien l'être :
 Du trône d'Appollon, quoiqu'il soit le soutien,
 Son laurier se flétrit en approchant du tien.
 Eh ! quand pour t'admirer le temps est trop rapide ;
 Comment oser chanter ta valeur intrépide,
 Ta vaste politique, et ces ressorts secrets
 Par qui tes grands desseins s'élancent au succès ?
 Tu parais ; des héros s'anéantit la gloire,
 La fortune a donné son aile à la victoire,
 Et pour guide aujourd'hui, délaissant le hazard,
 Elle attache sa roue à l'essieu de ton char.
 Ta Providence auguste en tout lieu l'accompagne.
 Ce Sceptre redouté que porta Charlemagne,
 Ce Sceptre, si long temps séché dans sa splendeur,
 Dans tes royales mains reprenant sa verdure,
 Et ses robustes nœuds, et sa sève puissante,
 Courbe des nations la tête menaçante,
 Et joint, pour leur donner une double leçon,
 Le glaive de César, au Code de Solon.
 Le grand corps politique affermi sur ses bases,
 Des royaumes divers change à son gré les phases,
 Tel, le front de Diane est sombre, ou lumineux,
 Selon que Phébus darde ou retire ses feux.
 Si les Rois empressés à mendier des chaînes,
 Jadis briguoient le nom de Citoyens d'Athènes,
 Aujourd'hui nous voyons les peuples satisfaits
 S'honorant de porter le titre de Français,
 Dans l'Europe jouir de la suprématie :
 Je t'en prends à témoin, guerrière Dalmatie
 Tes généreux enfants dont les vaillantes mains
 Bornèrent dans leur vol les aigles des Romains,
 Ont, sans cesse amoureux de périls et d'alarmes,
 Des Armes, pour hochets, pour parure, des Armes.
 Chacun d'eux fait au Ciel des vœux, pour que le Grand, (1)
 Francise son pays, l'adopte pour enfant :
 Tel, d'un luxe inutile étalant la couronne,
 L'arbre sauvage encor demande que Pomone
 D'une sève étrangère animant ses canaux,
 De fruits civilisés couvre enfin ses rameaux.
 Mais où suis-je entraîné par l'ardeur de mon zèle ?
 Ma muse sans mon ordre en déployant son aile
 S'élance vers son Roi ; tel l'aigle audacieux
 Pour fixer le Soleil, s'élève vers les cieux :
 C'est en vain qu'il voudroit rapprocher la distance ;
 Entre l'astre et son vol, l'intervalle est immense.
 Grand Roi, dans cet instant, je foule une cité,
 Qui donna plus d'un maître à l'univers dompté :
 Des romaines grandeurs le néant m'environne :
 Assis sur les débris de l'antique Salone,
 Je t'adresse ces Vers que ma plume a tracés,
 Sur des arcs trimophaux par le temps terrassés :
 Tandis que, de ses flots tourmentant son arène,
 Agité de terreur, le fougueux Boristhène
 Brise son urne ; et croit déjà voir nos drapeaux
 Réfléchir leurs couleurs au cristal de ses eaux.

(1) On sait que les italiens appellent Napoléon, il Grande.